

## INTRODUCTION

M. Delcroix

Le dernier roman de Marguerite Yourcenar, le moins étudié jusqu'ici, a quelque titre à rester obscur. Son discret héros, de modeste origine et d'humble dévouement, appartient à la riche lignée de Candide et de Jacques le fataliste, de Jean Valjean ou de la Félicité d'*Un cœur simple*, voire même du Petit Prince — personnages sans nom, ou dont le nom même tient du prénom. Mais il n'en est pas moins l'héritier légitime des *Mémoires d'Hadrien* (1951) et de *L'Œuvre au Noir* (1968), le descendant, à la charnière d'un XVII<sup>e</sup> siècle de fiction, d'un empereur romain du II<sup>e</sup> et d'un médecin alchimiste du XVI<sup>e</sup>. Comme eux, Yourcenar le fait naître en sa vingtième année à elle, et renaître en sa maturité, dans le genre qui fit son succès et qu'elle se refusait à appeler le roman historique. Comme eux aventureux, fût-ce par malencontre, il promène sur le monde un regard attentif. Mais il a perdu le pouvoir du premier, le savoir et l'énergie farouche du deuxième. S'il parle encore latin, c'est "*paululum*". Rien de plus obscur que sa mort, dans une île qui perd elle-même son nom pour la circonstance - une manière d'Ile Perdue. On le savait dès la première phrase: "La nouvelle du décès de Nathanaël dans une petite île frisonne fit peu de bruit quand on la reçut à Amsterdam".

La première version du récit s'intitulait "Nathanaël", mais parut en 1934 sous le titre "D'après Rembrandt", dans un recueil de trois longues nouvelles intitulé lui-même *La Mort conduit l'attelage*, seul vestige d'un vaste projet romanesque amorcé en 1921, abandonné en 1925, et qui aurait répondu au titre de *Remous*<sup>1</sup>. La version définitive, beaucoup plus développée, voit le jour en 1982, à nouveau dans un tryptique intitulé *Comme l'eau qui coule*, dont elle est la pièce maîtresse<sup>2</sup>. Sans se dissocier complètement des apparentements de jadis, l'histoire de Nathanaël accroît ainsi son autonomie. Aussi bien ses proportions la rapprochent désormais du roman: "long récit romanesque", selon la "Chronologie", et néanmoins "nouvelle", mais aussi "long récit ou roman court", selon la postface.

Dire que ce court récit parachève les grandes œuvres de la maturité serait trop dire. Mais les innovations de sa dernière version ont avec elles des parentés. En 1934,

1 Voir, p. XV, la "Chronologie" établie pour l'édition de la *Pléiade* par Yvon Bernier, en concertation avec l'auteur; voir aussi la "Postface", pp. 1032 et suivantes. Sauf indication contraire, toutes nos références renvoient à l'édition de la *Pléiade*: Marguerite Yourcenar, *Œuvres romanesques*, 1982; *Essais et Mémoires*, 1991 (à noter que, pour les *Œuvres romanesques*, le tirage de 1988, qui conserve le *copyright* de 1982, présente pour *Un homme obscur* un décalage de 14 pages, causé par la curieuse idée de déplacer la postface en préface). Voir en fin d'introduction la liste des sigles utilisés.

2 La seconde nouvelle de 1934, "D'après Gréco", prend alors le titre d'"Anna, soror..." et la première, "D'après Dürer", disparaît du recueil pour avoir fourni entre-temps la matière première de *L'Œuvre au Noir*. La seule nouvelle nouvelle de 1982, "Une belle matinée", est en fait une réécriture des dernières pages de "D'après Rembrandt", réservées à Lazare, fils de Nathanaël. "Un homme obscur" et "Une belle matinée" paraissent encore ensemble, mais sans "Anna, soror...", en 1985.

Nathanaël ne quittait pas le plat pays de ses origines: Anvers, Amsterdam. En 1982, tout commence pour lui à Greenwich, fût-ce dans une paisible colonie hollandaise, et la crainte d'avoir tué un homme le fait fuir au Nouveau Monde, où il aborde deux îles: celle des Monts-Déserts — celle-là même où Marguerite Yourcenar achèvera sa vie — et celle qu'il appellera par la suite l'Île Perdue. Au retour, Amsterdam n'est pas vraiment la terre-mère; l'île où on l'envoie mourir, pas davantage. D'une version à l'autre, le personnage a changé lui aussi: le prédicateur de 1932 a perdu son zèle et ce qui lui restait de foi, mais c'est pour communier à l'infini du monde, semblable en cela à l'Hadrien des "Carnets de notes": "seul et [...] relié à tout" (OR 519; voir B. Deprez). A l'instar de Zénon, ses amours se sont multipliées parce que passagères, jamais si brutalement interrompues que par la mort; de même ses fonctions, tout comme les milieux traversés.

Mais pour ce *picaro* (P. De Feyter<sup>3</sup>) qui ne tire pas bénéfice des expériences accumulées, changer de cadre, c'est surtout se couper du précédent: chaque départ en cela est renaissance et mort (F. Marino), en attendant la fin définitive. Car d'une version à l'autre, si l'évolution a un sens, la mort y a sa part: de la "pâle nouvelle" (Postface) au "roman court", l'homme obscur meurt deux fois. En 1934, c'était à l'hôpital, après s'être engourdi sous un linceul de neige. En 1982, l'épisode subsiste intégralement, mais le malade n'en reçoit pas moins un surcroît de vie, pour finir bientôt dans l'isolement de son île. Entourages divers, solitudes. C'est toute la relation à l'Autre qui est en cause, à travers les aléas de l'insertion sociale.

Mais c'est aussi, par la nature même du genre adopté, la relation au lecteur: qu'est-ce pour nous qu'un héros sans éclat? que sont des aventures qui auraient pu ne pas être? un livre où transparait, comme négligemment, la destruction du livre? Si la littérature est mythe, que penser d'une littérature qui récuse le mythe? Le dernier roman de Marguerite Yourcenar n'est-il qu'un moyen de rompre avec le roman, comme la *Phèdre* de Racine avec le théâtre? Si *Un homme obscur* attire peu les critiques, n'est-ce pas qu'il faut y voir une expérience des limites, avec le tragique qu'elle circonvient, et le rejet paradoxal de l'instrument choisi?

Autant de questions qu'on pouvait se poser. Ce petit livre ne prétend pas y répondre de façon définitive. Il est néanmoins le résultat de deux ans de rencontres suivies entre une dizaine d'analystes de texte. On aimerait le présenter comme une monographie collective, si l'association ne choque pas trop. Le Groupe Yourcenar de l'Université d'Anvers n'est plus tout à fait le même qu'au temps de *Mythes et Idéologies*<sup>4</sup>: les uns partent, d'autres viennent. Mais sa pratique reste inchangée: chacun, en effet, choisit son angle d'approche et sa méthode, libre plus encore de son dernier mot, fût-ce après s'être

3 Patricia De Feyter, "Un homme obscur, de Marguerite Yourcenar: un néo-picaro a tempera", *Bulletin de la S.I.E.Y.* n°2 (1988), pp. 35-44.

4 Groupe Yourcenar d'Anvers, *Mythe et Idéologie dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, Ccsarodunum, S.I.E.Y., 1989.